

La chute

Madame Pham contemple la façade de cette maison basse aux murs décrépits. Elle la reconnaît à peine. Elle y a pourtant vécu quinze ans. D'ailleurs, la ville tout entière lui semble étrangère, et elle réalise que ce pays n'est plus le sien. Voilà bientôt trois décennies qu'elle l'a quitté. Rien ne ressemble plus vraiment à son souvenir – les bâtiments, les rues, les parfums, les sonorités, les couleurs, les habitants qui ont pourtant la même peau mate, les mêmes yeux bridés, et parlent la même langue. Les vélos ont disparu, remplacés par les motos et surtout les voitures, dont certaines de très grand luxe. Des enseignes lumineuses ornent les devantures des magasins, dont les vitrines sont remplies de matériel électronique dernier cri, ou d'accessoires de mode occidentaux. Les principales chaînes de fast-foods américains ont pignon sur rue. Les terrasses des cafés et des restaurants raffinés sont bondées de jeunes gens, locaux comme étrangers, qui se côtoient gaiement. Aucun d'entre eux n'a connu la guerre. Ils sont nés bien après. Ils ne l'ont apprise qu'à travers les livres officiels et les images de propagande qui enjolivent l'histoire et héroïsent les combattants. Peu d'entre eux prennent le temps d'écouter les récits des anciens, qui les ennuient car ils ressassent les souvenirs lointains d'une époque révolue. L'insouciance, la légèreté, la certitude en un avenir radieux, l'ouverture sur le reste du monde caractérisent cette jeunesse.

Elle aussi, pourtant, a été jeune, mais c'était dans les années 50 – une autre époque, un autre Vietnam. Après la défaite française en 1954, sa famille de riches propriétaires terriens a été contrainte à l'exode vers le sud. Il a fallu tout abandonner et tout recommencer, d'abord à Dalat, cette station d'altitude fondée par les Français, puis déménager de nouveau, à Saïgon cette fois-ci, la capitale du Sud-Vietnam. Et c'est pour revoir cette ville, où elle espère retrouver des réminiscences d'un autre temps, qu'elle a fait le long voyage depuis Paris.

La porte de la maison s'entrouvre. Un vieux au dos voûté, et une petite fille aux longs cheveux d'ébène tout raides en sortent. Ils se donnent la main, et s'éloignent doucement.

Et tout lui revient.

Il n'est que 5h45 du matin, mais sous ces latitudes, le jour se lève déjà. En ce 29 avril 1975, le ciel est bas et lourd, les nuages laissent filtrer une lueur sépulcrale, et la touffeur se fait déjà sentir – un avant-goût de l'apocalypse à venir. Le général Dung reçoit l'ordre de Hanoi : entrer dans Saïgon coûte que coûte, et attaquer le dernier repaire de l'ennemi avec toutes les troupes de l'armée populaire du Nord. Il a tant accompli depuis le début de la campagne – ces longs mois éprouvants dans la jungle, ces nuits sans sommeil, ces batailles sanglantes contre les forces sud-vietnamiennes. Mais après la prise des principales villes du centre en mars – Huê, l'ancienne capitale impériale, et Danang, le grand port –, il avait su que la victoire était certaine. Ce n'était plus qu'une question de temps. Il était désormais aux portes de la capitale du Sud, autour de laquelle étaient regroupées les dernières forces ennemies, et où se terrait le gouvernement fantoche à la solde des Américains. Après un dernier briefing avec son état-major, le général Dung donne l'ordre de lancer l'assaut.

Il n'est que 5h45 du matin, mais Madame Pham est déjà levée. La veille, son cousin, un officier de haut rang dans l'armée sud-vietnamienne, est venu la prévenir. Elle doit se tenir prête. Elle a dû se résoudre à faire tenir sa vie dans une seule valise – quelques maigres effets personnels, les portraits de ses parents défunts, une

photo de son fils unique qui a réussi à partir étudier en France deux ans auparavant, et sa bible. Elle porte sur elle quelques-uns de ses bijoux, et a fourré dans sa poche une liasse de dollars. A l'aube de ce 29 avril, elle est assise en silence dans le vestibule de sa maison. Sur ses genoux est assise Huong, la petite fille qu'elle a adoptée parce que ses parents sont morts dans une embuscade Viêt-Cong en plein milieu du delta du Mékong. Et elle patiente, les yeux dans le vide, le cœur serré. Elle entend au loin le bruit des combats, les éclats d'obus, les tirs des canons, les rafales des M16 américains, bien distinctes de celles des AK47 fournis par les Soviétiques à leurs frères communistes.

Aux portes de Saïgon, l'armée sud-vietnamienne se bat encore avec l'énergie du désespoir, emmenée par le général Nguyen Van Toan. Il ne veut pas se rendre sans avoir fait montre de panache. Les Américains, qui au début du mois encore, espéraient négocier avec les forces communistes un retrait progressif de leurs ressortissants et de leurs alliés sud-vietnamiens, comprennent tardivement qu'ils n'ont plus que quelques heures. Hanoi n'a aucun intérêt à se lancer dans des pourparlers, et est pressée d'en finir. L'Ambassadeur Graham Martin, en poste depuis juin 1973, avait prévu une évacuation par avion depuis l'aéroport de Tan Son Nhat. Cependant, les bombardements incessants dont il a été la cible, et qui ont tué deux *marines* – les dernières victimes américaines de la guerre du Vietnam – l'ont rendu inutilisable. Martin insiste cependant pour aller vérifier de lui-même, et au péril de sa vie, il est emmené par convoi blindé vers l'aéroport. Quand il constate les dégâts, il comprend qu'il n'a plus le choix, et lance enfin l'opération *Frequent Wind*.

C'est déjà le milieu de l'après-midi. Madame Pham attend toujours. Elle ne veut pas se laisser aller au désespoir. Elle est certaine que quelqu'un va venir la chercher. Après tout, son cousin dont elle est si proche le lui a promis. Elle écoute les chaînes de radio américaine. La même chanson tourne en boucle depuis le matin – *White Christmas* d'Irving Berlin. C'est le signal pour tous les ressortissants américains de rejoindre les points d'évacuation, à partir desquels ils seront emmenés par bus vers l'aéroport. Là, des hélicoptères les achemineront vers la mer de Chine où sont stationnés les bâtiments de la marine américaine, notamment ceux de la septième flotte.

La fillette a quitté les genoux de Madame Pham, et joue par terre avec sa poupée. Elle sursaute à chaque fois qu'une explosion retentit. Quand elle était plus petite, le moindre bruit qui ressemblait à celui d'une arme automatique la plongeait dans une crise de spasmes. Elle ne le savait pas, mais elle ne devait sa vie qu'au réflexe de sa mère qui s'était jetée sur elle pour la protéger, en même temps qu'elle était fauchée par une rafale tirée par une combattante Viêt-Cong.

Il est 5h45 de l'après-midi, mais sous ces latitudes, la nuit tombe déjà. Près de 400 Américains et 4000 Vietnamiens ont été évacués depuis l'aéroport. Les *marines* détruisent le poste de commandement afin d'éviter qu'il ne tombe aux mains des communistes. Mais depuis quelques heures, une foule immense et hétérogène s'est amassée autour de l'Ambassade des Etats-Unis. Ce sont des familles vietnamiennes terrifiées qui se pressent devant les grilles. Elles emportent avec elles tout ce qu'elles ont pu réunir en si peu de temps, dans des sacs ou des valises de fortune. Si la panique et la désespérance avaient un visage, ce serait celui de ces pères qui escaladent les murs de l'Ambassade, celui de ces enfants qui ne comprennent rien mais qui ressentent l'urgence et la tension du moment, celui de ces mères qui implorent les soldats de les laisser passer. Certaines leur offrent tout ce qu'elles ont – les économies d'une vie, de l'or, des bijoux. Mais les ordres sont clairs – personne n'entre. Alors, elles

supplient encore, et consentent au sacrifice ultime – *laissez-moi dehors, mais prenez mes enfants !* Tous ont en tête les images que la propagande sud-vietnamienne a répandu dans les esprits. Les soldats de l'armée communiste sont des animaux cruels, violant et tuant sans pitié. Ils se souviennent qu'après la bataille du Têt en 1968, des charniers de milliers de civils sommairement exécutés par l'armée du Nord avaient été retrouvés à Huê – des intellectuels, des nobles, des proches du régime américain. Ces massacres les hantent. Il faut fuir à tout prix, et encore plus si on est catholique.

Madame Pham s'est finalement décidée à quitter sa maison. Elle est désormais certaine que personne ne viendra plus. Dans le trouble et la confusion qui règnent, c'est désormais chacun pour soi, et même les liens familiaux, s'ils ne sont pas directs, sont oubliés. Elle a réussi à trouver un des rares véhicules qui circule encore et a convaincu le chauffeur de la conduire à l'Ambassade des Etats-Unis. Elle y découvre la scène de chaos qui y règne. Plusieurs milliers de personnes sont là, dans le désordre le plus total. Au-dessus de leur tête, un ballet incessant d'hélicoptères qui emportent les rares privilégiés qu'on a laissé pénétrer dans l'enceinte du campus diplomatique. En temps normal, ces appareils de la classe CH-46 et CH-53 transportent une vingtaine de *marines* avec leur matériel, mais aujourd'hui, plus de cinquante personnes s'y entassent. Le temps est toujours orageux, et les rafales de vent ne facilitent pas les opérations. Les premières minutes de vol sont les plus dangereuses, car les appareils sont à la portée des lance-roquettes ennemis. Ils l'ignorent, mais Hanoi a donné l'ordre de ne pas tirer, et de laisser les Américains évacuer afin de ne pas risquer une riposte de leur part. Sur le pont des navires situés au large, se déroulent également des scènes surréalistes. Des hélicoptères sont poussés par-dessus bord pour laisser la place à d'autres. Certains pilotes sud-vietnamiens sautent de leur appareil qu'ils laissent s'abîmer dans l'eau, alors que d'autres atterrissent directement dans l'océan et attendent d'être repêchés. Les rescapés se savent tirés d'affaire, mais beaucoup ont été séparés de leurs proches, et à mesure que l'arrivée des hélicoptères s'espace, leur anxiété remplace leur mince espoir que ceux-ci les rejoignent.

Madame Pham s'assoit un peu à l'écart, avec sa fille. Elle lui tend un beignet qu'elle a enveloppé dans une feuille de papier journal. La petite mâchouille lentement la friandise, pose quelques questions car elle ne comprend pas pourquoi elles sont dehors dans la rue si tard, et finit par s'endormir. Madame Pham caresse doucement ses longs cheveux, et le regard dans le vide, se met à prier pour qu'un miracle se produise.

A l'intérieur des murs de l'Ambassade, Graham Martin est en communication permanente avec Washington DC. Il n'a pas dormi depuis 48 heures. Le matin-même, sa femme Dorothy a été évacuée. Elle a abandonné sa valise pour qu'une femme vietnamienne puisse monter dans l'appareil à ses côtés. Lui refuse de partir tant que tout le monde n'aura pas été pris en charge. Au milieu de la nuit, il reçoit cependant un ordre direct du Président Ford, qu'il se résout à exécuter, et monte à regret dans l'hélicoptère dont on lui a donné le nom de code – *Lady Ace 09*. Il l'ignore, mais s'il avait refusé d'obtempérer, les *marines* avaient ordre de l'arrêter et de le contraindre à évacuer.

A bord du navire qui l'accueille, il insiste pour que la flotte reste stationnée encore quelques jours au cas où certains Vietnamiens parviendraient à la rejoindre. En parcourant les différents ponts, il est saisi par les regards incrédules de ces malheureux, contraints de fuir leur propre pays. Certains sont allongés, d'autres sagement assis sur leurs talons, d'autres encore errent sans but. Bientôt, ce nouveau groupe d'êtres humains aura un nom – les réfugiés.

Il est 5h45 du matin. A l'aube de ce 30 avril 1975, la douzaine de *marines*, qui sont restés à leur poste jusqu'au bout, sont réfugiés sur le toit de l'Ambassade. La foule, qui a compris que c'en était fini, prend d'assaut le bâtiment, mais elle est repoussée par des gaz lacrymogènes. Les soldats pensent d'ailleurs qu'eux aussi ont été abandonnés. Un petit point apparaît cependant à l'horizon – le dernier hélicoptère.

Madame Pham est rentrée chez elle au petit matin. Elle pose sa valise, et met sa fille dans son lit en ajustant la couverture sur son corps frêle. Elle se saisit de la photo de son fils et la regarde longuement, avec nostalgie. Elle l'a élevé seule. Elle lui a tout donné. Elle a tout sacrifié pour lui. Et aujourd'hui plus que jamais, elle sait qu'elle a réussi, et qu'elle peut être fière. Il réussira brillamment en France, et il mènera une existence heureuse, loin de toute cette folie. Et puis, elle n'a plus à avoir peur puisqu'elle vivra éternellement dans son esprit. Cette pensée suffit à la faire sourire, et soudain, une grande sérénité l'envahit.

Au-dehors, les chars de l'armée Viêt-Cong, ont commencé à converger vers le centre de la ville.

Lentement, elle revient à elle, et l'effervescence de la rue la gagne à nouveau. Elle comprend pourquoi elle ne reconnaît pas cette ville. Saïgon n'existe plus. Aujourd'hui, c'est Ho Chi Minh-Ville qui l'a remplacée. La jeune génération semble ignorer ce qu'a été la chute, le jour de la honte pour la communauté des Viêt-Kieu, ces Vietnamiens expatriés par le sort. Ici, on parle d'ailleurs de la libération de la ville, et le 30 avril est célébré en grande pompe, comme étant celui de la réunification du pays. Les jeunes ne savent pas qu'en ce dernier jour d'avril 1975, les tanks sont entrés dans le palais présidentiel en défonçant les grilles. Ils ignorent les deux millions de boat-people, dont près de 10% ont péri en mer. Ils n'ont que vaguement entendu parler des camps de rééducation et des exactions commises par le régime communiste.

Madame Pham essuie une larme. Elle prend la main de son fils qui était resté tout ce temps en retrait, et la serre doucement. C'est lui qui, six longues années après la chute de Saïgon, est parvenu à la faire venir en France, en tant que réfugiée politique. Elle regarde encore une fois sa maison. Elle sait qu'elle ne la reverra plus.

Le vieux et la fillette sont revenus. Elle tient fièrement dans son petit poing une sucette que son grand-père lui a offerte. Le vieillard s'arrête quelques instants sur le pas de la porte, se retourne, et lève les yeux vers Madame Pham. Ils n'échangent qu'un regard, mais il dit tout – la douleur et la souffrance, le poids du passé, les souvenirs et la nostalgie d'une époque révolue, la réalisation qu'à leur âge, ils accomplissent beaucoup de choses pour la dernière fois ; mais aussi le contentement d'une existence remplie, la chance d'avoir traversé une époque, d'avoir représenté un petit morceau d'histoire, la responsabilité de transmettre les valeurs de leur peuple multimillénaire à la jeune génération, la satisfaction d'un pays enfin en paix, et la certitude en un avenir meilleur.

L'enfant aux longs cheveux noirs et aux yeux en amande lui lance un sourire. Elle a le même âge. Et tout d'un coup, Madame Pham réalise que sa fille adoptive ne l'a jamais quittée – elle vit toujours dans l'innocence, la joie simple, et l'espérance de cette jeunesse.